mémoires

DOSSIER

Reprendre **vie**

CENTRE
PRIMO LEVI
VIVRE APRÈS
LA TORTURE

REVUE D'INFORMATION

N° 79
DÉCEMBRE 2020

prix : 8 €

édito

Et pourtant elle tourne

La terre tourne autour du soleil et l'humanité tourne autour de la terre.
Elle tourne pour se faire une place au soleil.
Le mouvement et la lumière, ensemble, sont les sources du vivant.
Ainsi, les populations qui quittent un lieu pour un autre participent au mouvement perpétuel du vivant : battements, circulation, échanges, régénération, cicatrisation, ces mouvements sont la condition *sine qua non* de la vie humaine sur la terre.
Cette vérité première que la terre tourne autour du soleil, il aura fallu des siècles pour qu'elle soit établie, que la société l'accepte et l'intègre dans son système de pensée.
Car c'est une autre vérité qui avait été gravée dans le marbre, un dogme qu'il n'était pas permis de contester, sous peine de procès pour hérésie, sous peine de mort.
Pourtant, malgré les dogmes et les interdits la terre tournait quand même.
Puis la lucidité et le progrès ont fait leur œuvre, lumière et mouvement.
Aujourd'hui, cette vérité toute aussi fondamentale que l'humanité est par nature migrante et ne cesse de tourner autour de la terre, l'accepte-t-on ?
N'y a-t-il pas, comme du temps de Galilée, une croyance très forte, pétrie de dogmes politiques qui bien souvent empruntent au religieux, que l'homme aurait vocation à rester immobile, parqué à l'intérieur de frontières et de cultures, présentées comme éternelles et intangibles ?
N'a-t-on pas mis dans la tête d'une majorité de citoyens que l'humanité devrait rester figée les deux pieds dans la glaise idéale du pays natal, que tout mouvement serait une anomalie, un accident de l'histoire, un échec, une erreur qu'il faudrait à tout prix réparer, une hérésie qu'il faudrait juger et condamner ?
Combien de litres d'encre ont coulé pour écrire des lois, bâtir des digues de papier, combien de paroles aussi malveillantes qu'inutiles ont-elles été prononcées, combien de murs, combien de « dispositifs », combien d'acronymes abscons, pour tenter en vain d'arrêter le mouvement de l'humanité vivante ?
Cette politique est impossible car elle nie ce qui fait la vitalité même de l'être humain : son besoin d'aller, d'aller vers la lumière.
Cette politique est inhumaine car elle ne repose pas sur une observation lucide et honnête du vivant.
Cette politique est indigne car elle maltraite les uns et abaisse les autres.
Cette politique est violente, elle fait des milliers de morts, et blesse grièvement le corps et l'esprit de dizaines de millions de personnes dans le monde chaque année.
Ces idées impossibles, inhumaines, indignes, violentes sont des idées de mort, des idées mortes car elles vont contre la nature humaine, contre le vivant.
L'immobilité c'est la mort ; le vivant, lui, bouge tout le temps : d'un pays à l'autre, d'un village à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'une famille à l'autre, d'une religion à l'autre, d'une idée à l'autre, d'un sexe à l'autre. Depuis toujours il fait cette révolution qui fait son évolution.
Ce numéro de *Mémoires* nous ramène à un geste simple, primordial, salutaire : l'observation du vivant, de la nature, de la nature humaine.
C'est ce geste qui doit inspirer le soin mais aussi la politique.
Regardons le corps humain : il ne se contente pas de réguler des flux, il harmonise les échanges et favorise la circulation, il ne souffle pas le chaud et le froid, il cherche la bonne température, il veut éviter la douleur, il répare les blessures, il est dans une stratégie de bien-être permanent, il cherche l'équilibre dans le mouvement, il s'adapte et apprend, il fertilise, il cherche le bon état d'esprit, il a une bonne nature.
Et quand tout va bien, il est joyeux et se met à danser.

Antoine Ricard, président du Centre Primo Levi

Centre Primo Levi
107, avenue Parmentier
75011 Paris
www.primolevi.org

Directeur de la publication :
Antoine Ricard

Rédactrice en chef : Marie Daniès

Comité de rédaction :
Sibel Agrali, Hélène Bonvalot, Nathalie Dollez, Omar Guerrero, Aurélia Malhou, Pierre Motin et Jacky Roptin

Ont participé à ce numéro :
Tarik Chekchak, Armando Cote, Pamela Der Antonian, Lucile Froitier, l'équipe de Limbo et Elise Plessis

Les œuvres illustrant ce numéro sont de : Jean-Christophe Lie. Photo, p.12, de Claire Spagnol au théâtre aux mains nues à Paris

Conception/réalisation :
advitam | advitam.org | 01 53 17 30 40
Imprimeur : Imprimerie Jean-Bernard
ZA Ravennes les Francs
Rue d'Amsterdam – 59 910 Bondues
Dépôt légal : décembre 2020
ISSN 1763-5985
Revue d'information –
3 numéros par an

Tous les noms mentionnés dans ce numéro ont été modifiés afin de garantir l'anonymat.

Sommaire

DOSSIER

Reprendre vie

P. 5
Du vivant et de l'être parlant
Par Nathalie Dollez

P. 8
Se reconstruire après le choc
Entretien avec Tarik Chekchak

P. 11
Parcours d'art
Par Pamela Der Antonian

P. 14
Vivre « sans papiers » une question de vie ou de mort
Par Aurélia Malhou

P. 16
JRS Ruralité, une respiration à la campagne
Entretien avec Lucile Froitier

ENFANTS & FAMILLES

P. 18-19
L'enfant qui ne voulait pas grandir
Par Armando Cote

REGARDS

P. 20-21
Limbo : réparer les survivants
Par l'équipe de Limbo

E(N)CART SOCIAL

P. 22
Basketball
Par Elise Plessis

DOSSIER

Reprendre vie

Au Centre Primo Levi, il n'est pas rare d'entendre dans les interstices des consultations « Oh ! Tu as vu ce que Madame a offert ? Tu sais que c'est elle qui l'a fabriqué ? » ou bien « Hum ! Je crois bien qu'il est tombé amoureux ! ». Malgré les événements violents, les pertes, les deuils, l'absence de logement et d'autorisation à rester sur notre territoire, les patients et les patientes du Centre Primo Levi restent « en vie » : créent, imaginent, rêvent, entreprennent. Ce qui ne veut pas dire qu'ils vont constamment bien, qu'ils ne connaissent pas des régressions, des pertes d'espoir, de l'inertie… Cependant, il est très dérangeant d'assigner des personnes à des places dont il devient difficile de s'extraire. Si le traumatisme vient souvent écraser les mouvements de vie, le travail que chaque clinicien réalise au sein de son espace thérapeutique consiste à prêter une attention très fine aux propos qui répètent les violences vécues, relatent toujours les mêmes cauchemars, les mêmes douleurs, provoquent les mêmes effets. Car à un moment, à force d'élaboration, il y aura toujours ce petit détail qui appara tra et qu'il faudra savoir saisir au bon moment. « Oui? Vous dites que cette fois-ci, vous n'avez pas suivi votre frère dans le monde des morts? » quand il s'agit par exemple d'un rêve traumatique. Certains éléments qui semblent parfois anodins viennent pourtant témoigner d'une mise en circulation dans ce qui semblait figé. Petit à petit, les mots apportent un nouveau sens à l'histoire vécue par le patient, réajustent des ressentis, des affects, des réactions dans le présent. La place jusqu'alors occupée, qui avait une fonction et qui engendrait de la souffrance, n'a plus lieu d'être.

À travers ce numéro, nous avons voulu témoigner de ces mouvements de vie qui tendent à nous surprendre tout autant qu'à nous émerveiller. Nous avons souhaité questionner ce « vivant » que chaque clinicien recherche à travers les processus répétitifs auxquels il est confronté. Car il ne s'agit pas simplement pour nos patients de se nourrir, de boire et de respirer. En d'autres termes, de survivre. C'est bien une remise en circulation pulsionnelle et émotionnelle qui est recherchée au sein de l'espace thérapeutique à travers un travail de mise en sens.
Pour alimenter cette réflexion, nous avons fait le choix de nous tourner vers la biologie et ce qu'elle peut nous enseigner à partir de l'étude d'autres systèmes vivants. Si nous sommes physiquement préparés en tant qu'humains à recevoir des chocs, nous avons aussi – dans une certaine mesure - la capacité biologique de nous reconstruire. Capacité physiologique qui n'est pas sans lien avec le psychisme.

Cependant, comment faire lorsque la douleur est trop forte ? Quand celle-ci préoccupe au point de ramener toujours aux mêmes plaintes qui ne trouvent aucune réponse médicale ? Une idée serait alors de proposer un autre espace, complémentaire aux soins, où la personne est délogée de sa place de «victime». Cela peut prendre la forme d'ateliers artistiques, de séjours à la campagne

comme le propose le programme JRS Ruralité ou encore combiner les deux pour ce qui est de l'association Limbo.
Ces moments de respiration font partie d'un réel, au même titre, malheureusement, que la situation administrative de la personne. Face à un refus de protection internationale, est-il encore possible de s'autoriser à vivre dans une société où l'absence de « papiers » prive d'une identité, d'une existence symbolique ? C'est là que la parole dans un espace dédié, régulier, protégé par le secret professionnel offre une possibilité de ne pas rester assigné à une place douloureuse.
A travers l'histoire d'Anna, nous verrons combien il est bien difficile de se déloger des promesses faites et comment elles peuvent être entendues différemment dans le temps. Difficile, mais pas impossible. C'est ce travail de mise en mouvement que nous avons voulu partager avec vous.

Marie Daniès, rédactrice en chef

Du vivant **et de l'être parlant**

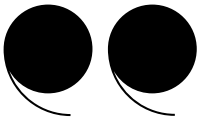
Par Nathalie Dollez

Partons du réel de l'organisme pour rejoindre le corps parlant, en abordant premièrement l'origine du vivant : pour se distinguer de tout ce qui est minéral, il a fallu la formation de l'ADN[1], contenu dans le noyau des cellules eucaryotes[2], lesquelles forment un empire du monde vivant. Une montre ne peut pas produire une montre, mais un être vivant organisé peut en engendrer un autre, toujours de la même espèce[3]. En 2020, nous sommes 7,637 milliards d'humains sur terre. Le mystère de l'autoreproduction, qualité constitutive du vivant, a été percé par la recherche des naturalistes au fil des siècles. Darwin a ajouté à cette propriété princeps, dans son ouvrage *L'origine des espèces*[4], deux autres propriétés du vivant : l'autoréparation et l'autorégulation (norme vitale d'adaptation).
Ce qui nous distingue du monde animal et végétal est le langage. Il ne s'agit pas ici d'apporter un éclairage au travers du discours scientifique qui appuie ses recherches sur le cerveau, mais de souligner les effets réels de la parole dans le corps des êtres parlants. Un mot peut par exemple faire rougir, un autre produire une accélération cardiaque.
La dimension symbolique du langage introduit le désir et donc le manque au travers de la pulsion chez l'être parlant. Cette pulsion se distingue du besoin qui relève de l'organique. En effet, celui-ci peut être comblé : boire pour étancher sa soif et se nourrir pour apaiser sa faim permet à l'organisme de faire retomber ces deux tensions. Mais la pulsion est bien plus complexe en ceci qu'elle est constante et donc toujours insatisfaite. Nos patients qui côtoient le besoin au quotidien dans leur vie précaire d'exilés nous font entendre régulièrement cette dimension qui ne relève pas que du vivant pur. De quelle manière ? Au travers de la demande, une demande qui appelle toujours quelque chose d'autre. Ce manque impossible à combler s'articule chez l'être parlant dès sa naissance, dans les premiers liens qui se tissent entre le nourrisson et son entourage.

C'est en lien avec cette pulsion que Lacan distingue la reproduction sexuée - déterminée à partir du seul sex-ratio - de ce qui ne fait pas rapport entre parlants - du fait même du langage. En d'autres termes, pour que le vivant se reproduise, il ne suffit pas qu'un organisme mâle et un organisme femelle copulent. Les incises de l'inconscient, on le constate dans les services d'orthogénie, produisent des stérilités psychogènes.
Pour comprendre cette remarque, il faut revenir à ce que Freud a souligné avec sa première théorie des pulsions : les pulsions d'autoconservation d'une part et les pulsions sexuelles d'autre part ; séparant ainsi ce qui pousse l'homme à se reproduire par la copulation, de la sexualité alimentée par l'imaginaire et le symbolique.
Freud va remanier sa théorie des pulsions en 1923 après les lourdes traces laissées par la guerre de 14-18. Dans son article *Au-delà du principe de plaisir,* il met au jour les rêves traumatiques des soldats. Très controversé, le nouveau dualisme pulsionnel qu'il formalise s'articule en deux pôles, pulsion de vie / pulsion de mort. La pulsion de mort est l'appareil théorique avec lequel il tente d'expliquer le phénomène de répétition, énigmatique : quel est cet au-delà du

plaisir qui parasite un sujet, bien malgré lui ?

Si l'humain a la capacité de s'autoreproduire, il peut aussi s'autodétruire. En 1932, Einstein pose une question à Freud au travers d'une lettre *Pourquoi la guerre ?* dont voici un extrait : « Comment est-il possible que la masse, par les moyens que nous avons indiqués, se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? Je ne vois pas d'autre réponse que celle-ci : L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l'état latent et ne se manifeste qu'en période anormale ; mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective.[5] »
Freud lui répond en s'appuyant sur sa théorie des pulsions. « Vous trouvez surprenante la légèreté avec laquelle les

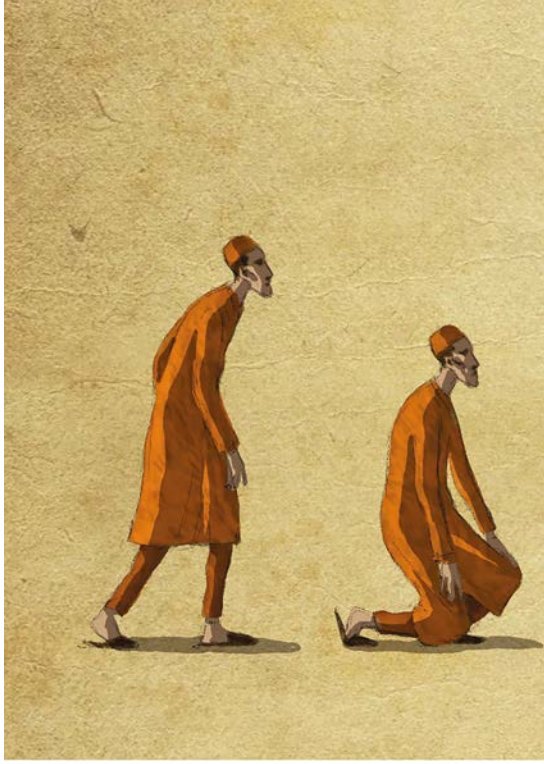


La dimension symbolique du langage introduit le désir et donc le manque au travers de la pulsion chez l'être parlant

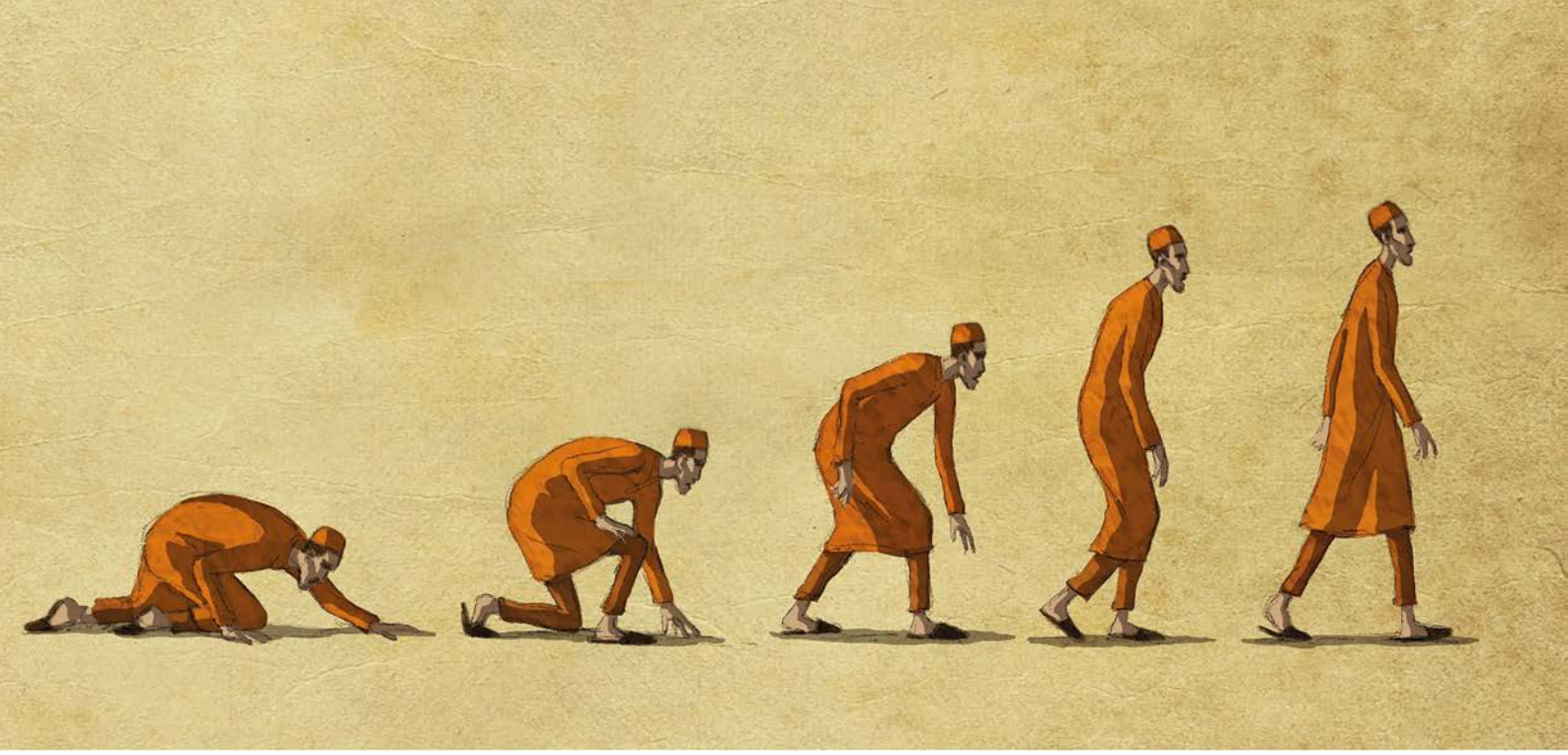
hommes se passionnent pour la guerre, alors vous posez l'hypothèse que quelque chose agit en eux, une pulsion de haine et d'anéantissement pour répondre à un tel enthousiasme. Là aussi, je ne peux qu'absolument vous approuver. Nous pensons qu'une telle pulsion existe, et nous nous sommes attachés, ces dernières années notamment, à en étudier les phénomènes. »

Le vivant est à la fois puissant et fragile. Puissant, nous l'avons vu en introduction mais aussi fragile puisque l'homme est capable de concevoir une organisation sans faille pour anéantir d'autres hommes. L'histoire témoigne de la capacité destructive de l'être parlant à l'égard de sa propre espèce, en commettant des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité et des génocides. Primo Levi a repéré l'en plus de violence orchestrée par les nazis, et que l'on retrouve dans d'autres systèmes totalitaires, qu'il a appelé « la violence inutile », consistant à faire mourir, en infligeant un maximum de souffrance. Par son seul titre, *L'espèce humaine,* Robert Antelme nous rappelle ce qu'un génocide vise : l'extermination systématique d'un groupe humain de même race, langue, nationalité ou religion. La science peut devenir un outil de l'organisation génocidaire, là aussi les exemples ne manquent pas. Ce que le gouvernement chinois fait actuellement subir aux Ouïgours avec un contrôle des naissances drastique imposé prend une forme génocidaire, et n'est nullement comparable aux méthodes de régulation de naissance dont la visée est d'éviter la surpopulation. Le génocide est donc la forme de violence la plus aboutie et aucune autre espèce sur terre n'est capable d'organiser l'extermination d'une partie de son espèce.

Il faut alors s'interroger sur ce qu'est un survivant, celui que l'on a dégradé de son rang d'humain, en lien avec notre travail au Centre Primo Levi.
Écoutons l'auteur de *Si c'est un homme,* dans son poème liminaire intitulé *Shemà* (« écoute » en hébreu) : « Est-ce un homme celui qui travaille dans la boue, qui ne connaît pas la paix, qui lutte pour un quignon de pain, qui meurt pour un oui ou pour un non. Est-ce une femme, celle qui est rasée et sans nom, qui n'a plus la force de se souvenir, qui a les yeux vides et le sein froid, comme une grenouille d'hiver[6] ».
Le survivant est-il celui ou celle dont l'expérience de mort a déjà été *traversée* et son imminence éprouvée dans la torture et la volonté d'anéantissement des bourreaux ? Cette expérience imminente



se répète dans les cauchemars et les formes dissociatives et hallucinatoires des torturés. La vie au présent prend alors la forme incessante d'un à côté hors sens, ce dont témoigne Jorge Semprún dans *L'écriture ou la vie* : « Mais la certitude d'avoir traversé la mort s'évanouissait parfois, montrait son revers néfaste. Cette traversée devenait alors la seule réalité pensable, la seule expérience vraie. Tout le reste n'avait été qu'un rêve, depuis. Malgré les gestes quotidiens, leur efficacité instrumentale, malgré le témoignage de mes sens, qui me permettaient de m'orienter dans le labyrinthe des perspectives, la multitude des ustensiles et des figures d'autrui, j'avais alors l'impression accablante et précise de ne vivre qu'en rêve[7] ».
Effet déréalisant causé par l'expérience des violences, le survivant est là, tout en étant ailleurs, avec la seule certitude d'une mort imminente malgré les sens et l'efficacité des gestes quotidiens. Expérience d'une limite franchie, où il faut revenir d'entre les morts pour se réancrer dans la vie. Un jour, en séance avec un patient traversé régulièrement par des états de stupeur, face auxquels je restais stupéfaite et que j'effaçais après les consultations, je lui demande « Où êtes-vous en ce moment ? » ; « En prison »,



> C'est en faisant recirculer la parole, sa parole, au travers du soin, c'est-à-dire dans l'espace-temps de transfert, qu'il reprend attache avec la vie

me répondit-il. Saisissant alors, dans le présent du transfert, sa discontinuité temporelle.

On peut être inanimé et se sentir mort psychiquement tout en étant vivant organiquement, « Ça ne va pas de soi, pour le dire, qu'un corps soit vivant[8] ». La douleur psychique extrême, celle du survivant ou du mélancolique témoignent de l'écrasement de la vie pulsionnelle, moteur de nos vies. Cette même force de vie est aussi celle qui a permis de survivre dans le pire. L'après du *Läger* ou de la prison, l'après des offenses et des humiliations est encore une autre étape. Revenir parmi les vivants vierges de ces traversées d'horreur, parmi les incrédules qui ne peuvent ou ne veulent croire.
Un patient me dit en séance « je n'ai pas faim ». Résidant en Centre d'accueil pour demandeur d'asile, il décrit sa perte d'appétit, et combien ce qui relève du besoin (manger pour vivre) ne suffit pas pour retrouver la force de vivre.
C'est en faisant recirculer la parole, sa parole, au travers du soin, c'est-à-dire dans l'espace-temps de transfert, qu'il reprend attache avec la vie. J'ai toujours été frappée par la transparence en salle d'attente de certains patients, notamment lors des premiers mois des prises en charge. On les cherche des yeux, alors qu'ils sont là. La violence produit aussi cet effet-là : détruire ce qui est en jeu dans une relation humaine, le regard et la voix. Un des tournants dans les prises en charge est très souvent marqué par une réapparition dans le champ visuel et invoquant : on les voit car ils peuvent redevenir l'objet du regard – tout au moins au centre de soins -, on les entend : ce n'est plus un filet de voix articulé, c'est une parole qui cherche à se dire. Le chemin est long pour en arriver là, et différent avec chaque patient. On ne revient pas de si loin avec des protocoles de soins.

Nathalie Dollez, psychologue clinicienne et psychanalyste

---

1 Acide Désoxyribonucléique : macromolécule biologique présente dans toutes les cellules ainsi que chez de nombreux virus. Il contient toute l'information génétique cellulaire appelée génome, permettant le développement, le fonctionnement et la reproduction des êtres vivants.
2 Eucaryote : regroupe tous les organismes unicellulaires ou multicellulaires qui se caractérisent par la présence d'un noyau.
3 E. Kant, *Critique de la faculté de juger,* trad. J.-R. Ladmiral, M. B. de Launay et J.-M. Vaysse, in *Œuvres philosophiques,* coll. «La Pleiade, Gallimard, tome II.
4 C. Darwin, *L'origine des espèces,* tr. E. Barbier, Flammarion Essai, 2008.
5 A. Einstein et S. Freud. *Pourquoi la guerre?,* Institut International de Coopération Intellectuelle - Société des nations, 1933.
6 P. Levi. *Si c'est un homme,* pocket, 2008, p.9.
7 J. Semprùn, *L'écriture ou la vie,* p. 29.
8 J. Lacan, RSI, ALI.

Se reconstruire **après le choc**

Le corps humain a la capacité biologique de se réparer après avoir subi un choc ou une attaque : produire des anticorps, cicatriser. Lorsqu'il est plus atteint, c'est un autre enjeu : suis-je toujours le même ? Des éclairages sur la capacité du vivant à se régénérer avec Tarik Chekchak, directeur du pôle biomimétisme de l'Institut des Futurs souhaitables.

Qu'entend-t-on par vivant en biologie ?

C'est une grande question parce qu'il existe beaucoup de débats et d'écoles différentes qui n'apporteront pas les mêmes réponses. Pour ma part, je retiens la capacité à faire des choix en sélectionnant dans l'environnement des éléments qui intéressent le système vivant et auxquels il est adapté. Et j'utilise volontairement le terme de système vivant qu'il est possible d'observer aussi bien dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand, c'est-à-dire complexe et diversifié. Plus concrètement, nous pouvons observer des systèmes vivants aussi bien au niveau de la cellule, du virus - qui est à la frontière du vivant – que de la biosphère. Il existe sept planètes dans notre système. Il pourrait exister d'autres formes de vie sur l'une d'elle. Certaines théories, notamment celle de James Lovelock, environnementaliste, et Lynn Margulis, microbiologiste, considèrent la terre comme un système vivant, c'est-à-dire avec des processus dynamiques maintenant des conditions favorables à la vie. Il existe bien sûr différentes visions à travers le monde. Dans d'autres cultures, la terre est considérée comme un être vivant et lui donne un nom, la personnifie : Gaïa (Déesse-mère dans la mythologie grecque) ou Pachamama (Terre-mère chez les peuples andins) mais au niveau de la science, le système vivant est caractérisé par une interaction entre la vie et le non-vivant, comme le minéral, le liquide ou le gazeux. Le système vivant, c'est quelque chose qui est capable de s'organiser grâce à des flux de matière, d'énergie et d'information. Par exemple, l'être humain se nourrit, va ensuite extraire ses déchets, tout cela en sélectionnant des éléments dans son environnement. Parfois, il ne va pas avoir le choix, notamment sur la route de l'exil ou lorsqu'il est incarcéré, mais d'une manière générale, l'humain va sélectionner ce qu'il va faire entrer en lui, comme les aliments. Ce dont il va se saisir pour se structurer relève souvent de sa volonté consciente, ce qui n'est pas le cas chez toutes les espèces.

> Le système vivant, c'est quelque chose qui est capable de s'organiser grâce à des flux de matière, d'énergie et d'information

Humberto Maturana, biologiste et Francisco Valera, neurobiologiste - qui étaient tous deux des réfugiés chiliens - ont proposé le concept de l'autopoïèse, c'est-à-dire d'un système en permanence auto-organisé avec des propriétés remarquables. L'être humain par exemple se construit par lui-même, à partir de l'énergie mais aussi de l'information qui l'entoure. Cette autopoïèse pourrait se définir comme une dynamique provenant de l'intérieur de vous-même, une capacité à s'organiser de l'intérieur (personne n'est venu vous construire cellule par cellule) qui vaut aussi bien pour la cellule que pour un groupe social.

Une dernière caractéristique du vivant que nous pourrions retenir est que la vie est toujours orientée vers des buts (se reproduire, se maintenir, etc.). Cela suggère donc quelque chose de dynamique. Ce « design » du but est extrêmement important pour des espèces présentant des dimensions culturelles comme c'est le cas chez les êtres humains. Avoir une « raison d'être », par exemple, est un but qui peut être destructeur, comme c'est possible de le constater lors d'un génocide, ou au

Tarik Chekchak est Directeur du pôle biomimétisme de l'Institut des Futurs souhaitables et expert associé du bureau d'étude PIKAIA. Il a été pendant 12 ans directeur « Sciences et Environnement » de l'Equipe Cousteau. Ingénieur écologue de formation, il a une formation initiale de biologiste et de spécialiste de la gestion intégrée des milieux naturels, prenant aussi bien en compte les aspects socio-économiques que naturels et culturels.

Tous les systèmes vivants ont des mécanismes qui se déclenchent dès qu'un problème se présente, y compris notre corps

contraire émancipateur, comme dans le cas des luttes pour les droits humains fondamentaux.

Que se passe-t-il lorsque le corps est atteint ? Si nous reprenons cette idée de dynamisme, visant à se reproduire, se maintenir, le corps aurait donc une capacité de cicatrisation ?

Il existe plusieurs façons de concevoir cette capacité à cicatriser et la nature nous donne beaucoup d'exemples, notamment au niveau des écosystèmes, comme le sont un récif de corail ou une forêt. Si nous prenons une forêt, elle peut se cicatriser jusqu'à un certain point si les problèmes ne sont pas trop nombreux. Tout dépend de l'intensité des chocs qu'elle a subis. Elle peut se reconstruire toute seule après avoir été détruite par un feu, sauf si l'humain l'a trop déstabilisée, auquel cas elle deviendra une garrigue. On parle d'une perte de résilience. Tous les systèmes vivants ont des mécanismes qui se déclenchent dès qu'un problème se présente, y compris notre corps. Il est donc préparé à recevoir des chocs. Lorsque cela arrive, comme c'est le cas pour un virus par exemple, il va se mettre à produire des anticorps. C'est donc tout un processus qui se met en mouvement lorsqu'il est atteint, dont

Suis-je toujours moi-même si mon corps ne se reconstruit pas ?

nous pourrions distinguer deux temps : la résistance et la résilience. Notre corps a la capacité de résister sans mourir lorsqu'un choc se présente, c'est ce que l'on peut appeler la résistance. Mais il a aussi la faculté de se reconstruire après celui-ci, c'est alors de la résilience. Cela revient à se poser les questions « Comment est-ce que je résiste à un choc et comment je me reconstruis après ? ».

Cette capacité à se reconstruire relève donc de la normalité. Est-ce que vous observez dans notre environnement une forme de survivance ? C'est-à-dire des situations où la capacité physique est opérante mais pour autant, le système vivant ne se répare pas ?

Cela questionne la possibilité pour un système vivant de continuer son existence malgré la perte, par exemple d'un membre ou d'un organe. Dans notre environnement, il existe des espèces qui ont prouvé leur robustesse et leur capacité de résilience après avoir traversé des événements qu'ils n'auraient pas dû traverser. D'un côté, nous pouvons observer chez certaines espèces une possibilité de reconstituer un organe perdu, comme par exemple la queue d'un lézard qui peut se reconstruire. Cependant, cela n'est évidemment pas toujours le cas, d'où la question : suis-je toujours moi-même si mon corps ne se reconstruit pas ? Suis-je toujours humain ? Que se passe-t-il lorsque je n'ai plus certaines parties de mon corps, comme c'est le cas par exemple, après avoir subi un accident ? Imaginons qu'une personne se retrouve tétraplégique. Il s'opère pour elle, une forme de choix dans la perception de ce vécu. Elle peut ne plus se sentir humaine, au point de se tourner vers le suicide, ou bien elle peut continuer à exister. Être survivant, c'est prouver sa résilience alors que certaines parties du corps ne parviennent pas à se reconstruire. La question qui se pose est de savoir si cet organe perdu fait partie ou non de son identité. C'est là qu'intervient le rôle du psychisme.

Cela voudrait dire que le psychisme a un effet sur la reconstruction ? Autrement dit, l'interaction entre l'esprit et le système organique est-elle proprement humaine ou est-il possible de l'observer chez d'autres espèces ?

Il est difficile de se mettre dans la tête d'une autre espèce pour répondre, et encore plus lorsqu'il s'agit d'espèces différentes. Donc, nous ne pouvons être que dans l'interprétation.
Chez l'humain ou chez certains grands singes, l'influence du psychisme est très importante. Pour le comprendre, prenons l'exemple de la souffrance, dont nous pourrions dégager deux formes. Tout d'abord, celle qui est naturelle, comme c'est le cas pour une plaie qui cicatrise. Bien que subie, celle-ci est supportable car elle est liée aux circonstances de la vie. Mais il existe un autre type de souffrance qui pourrait s'énoncer comme une « souffrance de souffrir », en d'autres mots « je souffre de savoir que je souffre ». Dans ce cas de figure, elle est impossible à supporter. Donc, lorsque la douleur physique est associée à un élément extérieur, lié à la vie, elle pourrait relever de l'ordre de l'acceptable mais lorsqu'elle provient de soi, elle n'a plus cette même acceptation car elle a été rajoutée par l'esprit de la personne. Il existe cependant des moyens pour atténuer cette souffrance psychique, car là aussi, l'humain a de grandes capacités à modifier sa perception, notamment en ce qui concerne la gestion de la douleur. Nous avons constaté les effets que peut produire la méditation par exemple. Chez de nombreux animaux, nous sommes plutôt dans le premier registre de la souffrance, c'est-à-dire celle qui n'est pas entraînée par le mental. Donc nous pourrions dire que la souffrance psychique dépend de la capacité à se représenter le monde. C'est cela qui peut avoir un caractère destructeur.

Cette impossibilité à se reconstruire serait-elle donc essentiellement humaine ?

Elle est bien sûr présente dans les cultures humaines puisque c'est en lien avec la conscience de soi mais elle se retrouve aussi chez d'autres espèces, comme les éléphants ou les dauphins. Sans pouvoir identifier précisément ce qui se passe dans la tête d'un éléphant, nous savons qu'il existe de la souffrance psychologique chez ces mammifères. Ils ont une sorte de conscience d'eux-mêmes et peuvent être dans des formes de deuil. Par exemple, ils peuvent rendre hommage à leurs congénères morts en se déplaçant et en restant auprès d'eux pendant un certain temps. Si nous avons encore beaucoup de questionnements, nous soupçonnons que ces deux formes de souffrances, organique et psychologique, se retrouvent donc chez ces mammifères.
Cette souffrance psychologique qui s'additionne à la souffrance biologique du corps n'est pourtant pas l'unique conséquence de la capacité à s'identifier à un corps, à un récit de vie et à réfléchir à sa place dans le monde. Cette même capacité peut être mobilisée pour au contraire positiver et redonner un sens constructif à sa vie, même après une terrible épreuve. Alors cet esprit si particulier devient un allié de la reconstruction.

Propos recueillis par *Marie Daniès,*
rédactrice en chef

Parcours d'art

Par Pamela Der Antonian

La mise en place d'ateliers artistiques favoriserait-elle une remise en mouvement du corps et de l'esprit ? Quelques pistes de réflexion de Pamela der Antonian, médecin généraliste et compositrice de musique pour orchestre, danse, arts visuels et image.

De multiples expériences viennent illustrer la relation que l'art et le soin entretiennent. Ainsi, il existe une approche orientée vers un support artistique précis, tel que le chant pour « Enfance et musique[1] », s'adressant à l'éveil des enfants et à la parentalité/maternité, ou encore le travail sur le rire à l'hôpital où plusieurs collectifs associatifs se proposent de sillonner les couloirs hospitaliers notamment en pédiatrie. De multiples exemples s'inventent et adressent un lien spécifique à destination d'une ou plusieurs populations de patients. Il existe également des initiatives ayant une approche globale et intégrative, utilisant le processus de création artistique avec plusieurs supports selon les aptitudes des patients (cf. la Fédération Française des Arts Thérapeutes[2]). Je viens partager dans cet article mes réflexions suite à des rencontres avec des artistes d'univers différents et des soignants traitant des questions de la souffrance, afin de tenter de comprendre ce qui vient réunir, soutenir, voire soulager la détresse ressentie par les patients atteints de traumatisme. En tant que médecin au Centre Primo Levi, je suis convaincue que l'art peut être un puissant remède face aux souffrances que j'observe dans cette clinique.

Dans un espace artistique dédié, le statut du patient devient alors celui d'un créateur, d'un danseur, d'un chanteur ou encore d'un auteur, exprimant ses émotions dans l'instant, sublimant sa réalité, permettant aussi qu'une création puisse circuler, être accueillie, faire lien. Un exemple clinique simple et courant d'une sublimation artistique depuis l'espace de soin est le dessin, support de travail plus couramment utilisé chez l'enfant. Les thérapeutes travaillent avec l'illustration car celle-ci informe sur un état intérieur du patient. Cette même image peut alors avoir plusieurs facettes : devenir un témoignage de scène traumatique, une histoire contée silencieusement, une « œuvre » lorsqu'elle fixée sur un mur à la rencontre du regard de l'autre. Ainsi, les facettes pour le même objet de création sont multiples, l'image prenant du sens selon le cadre qui l'accueille. Pour donner une seconde illustration de la dichotomie existant entre une production clinique et artistique, je souhaite mentionner ici les *Nouveaux cahiers pour la folie*[3], un travail d'édition sous la direction de Patricia Janody, psychiatre, philosophe, psychanalyste et écrivain. Dans ces cahiers, nous pouvons découvrir des textes, des dessins qui illustrent le discours de la folie tant du point de vue des patients que des soignants impliqués, comme un témoignage poétique, une mise en relief artistique d'une production issue du champ de la psychiatrie.

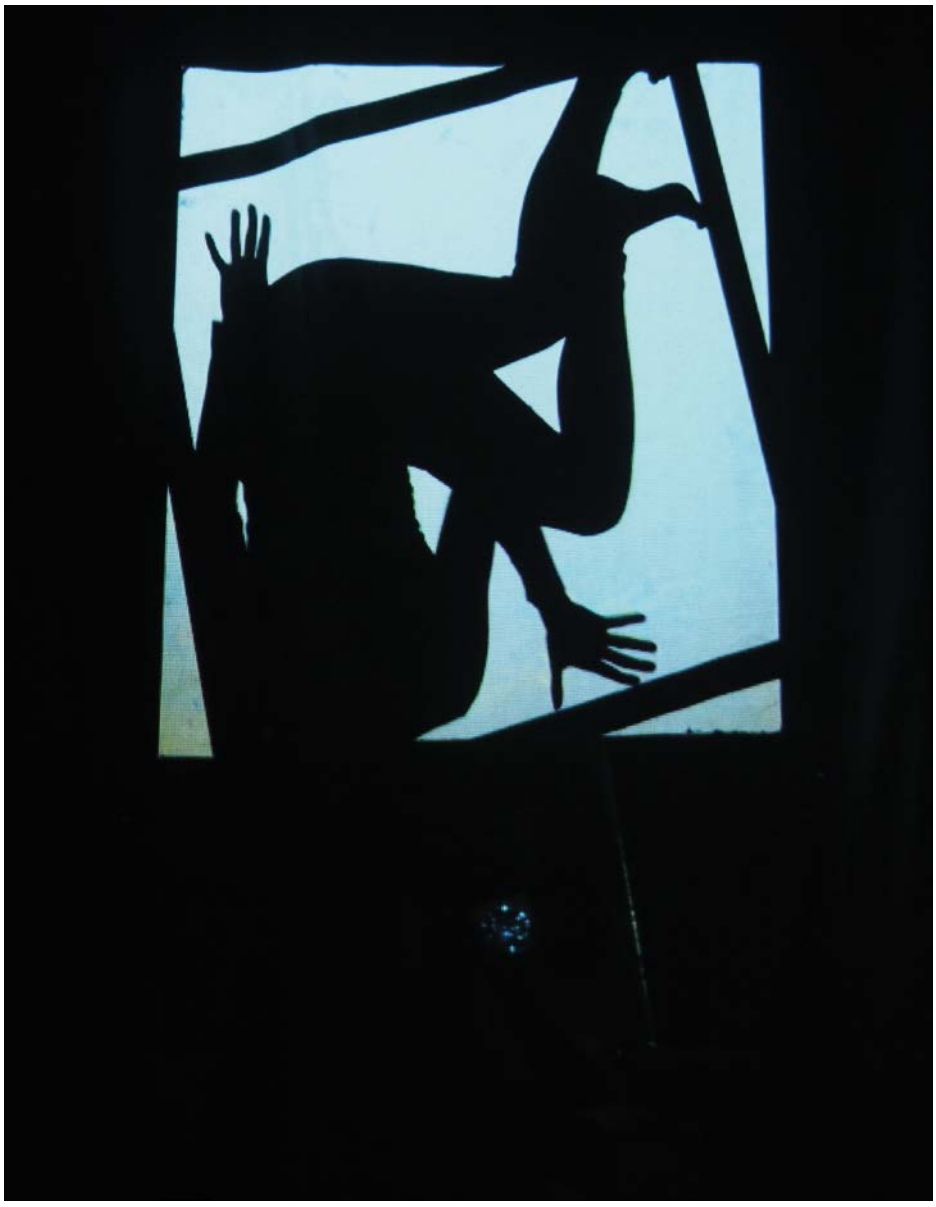
La problématique centrale que pose la clinique du traumatisme de ma place de médecin est l'insolvabilité de la question de la souffrance dans l'espace médical. La douleur morale et physique d'une personne face au traumatisme revêt souvent la même présentation en consultation médicale. Au Centre Primo Levi, nous assistons fréquemment à des tableaux cliniques d'état de stress post-traumatique et de séquelles de violences souvent associées à une dimension de handicap. La perception de la douleur est elle-même perturbée chez ces patients, soit vers un excès de douleur, soit vers une perte de sensibilité paradoxale. Ainsi, nous constatons que le schéma corporel est modifié chez ces patients. Par ailleurs, les signes physiques en lien avec un événement traumatique sont fréquemment entremêlés avec des troubles dits somatoformes. Il s'agit de ressentis corporels qui s'apparentent à des symptômes subjectifs, avec en commun le fait qu'ils s'organisent autour d'une douleur et sont associés à des affects négatifs et à de l'angoisse. Cependant, ces manifestations somatoformes ne sont pas associées à une pathologie, ni à une lésion interne retrouvée, et il n'y a pas de réponse sur le plan somatique. La normalité des examens prescrits laisse place au vide de sens qui vient désemparer le patient qui en souffre. De par leur vécu intense, les troubles fonctionnels liés à cette souffrance ont un impact majeur dans la vie des patients que nous suivons. Il est intéressant de constater que le patient qui souffre s'accroche à la représentation de maladie, comme si elle constituait pour lui un repère, une idée qui lui serait plus accessible, mieux pensable pour se représenter la souffrance, qui elle, reste innommable. Ce travail pour le patient vers l'acceptation de désinvestir l'idée d'un corps médicalisé peut aussi prendre des mois voire des années.

Face à la souffrance chronique, il a été saisissant de constater des similarités de travail entre l'équipe de soin du Centre Primo Levi et l'équipe mobile de soins palliatifs du Professeur Jousselin[4], ancien chef de service, à l'hôpital Bichat. Ce temps de rencontre en 2018-2019 a permis de mettre en commun plusieurs constatations et réflexions thérapeutiques pour les patients souffrants et « sans remède », en fin de vie. Un point extrêmement intéressant concernait le travail conscientisé du toucher par les

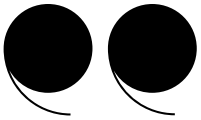
Dans un espace artistique dédié, le statut du patient devient alors celui d'un créateur, d'un danseur, d'un chanteur ou encore d'un auteur, exprimant ses émotions dans l'instant, sublimant sa réalité

membres de l'équipe mobile, qui était d'une grande finesse et d'une grande humanité. Ce parallèle sur le toucher est un point particulièrement sensible pour les médecins et le kinésithérapeute travaillant au Centre Primo Levi. En effet, l'atteinte du traumatisme affecte profondément le contact corporel, cela nécessitant lors de la première rencontre avec un patient de verbaliser ce toucher avant tout examen clinique, ce qui n'est pas le cas en médecine de ville, où l'examen clinique est tacite entre un patient et son médecin traitant ou kinésithérapeute. La deuxième constatation importante portait sur la douleur chronique et le travail d'écoute du médecin, de recherche d'ouverture du patient vers une sublimation artistique de sa douleur. J'ai justement souhaité rapporter en écho à ces réflexions de soignants, le travail mené par les chorégraphes Myriam Lefkowitz et Catalina Insignares. Leurs observations sur des populations de patients atteints de troubles psychiques leur ont permis de concrétiser un dispositif de placement corporel chorégraphié, avec une mise en espace particulière et un rapport de contact du corps avec les autres. Le « Book Club » consiste en une pratique de lecture de textes théoriques qui associe la lecture à voix haute et le toucher. Un espace d'étude où sentir, penser, imaginer, percevoir, être affecté, rêver, dormir, se rappeler... l'ensemble de nos facultés existantes et celles encore à inventer participeraient simultanément du processus de compréhension.

La clinique du traumatisme que nous observons au Centre Primo Levi démontre combien l'isolement et la précarité des patients accueillis suite à des violences multiples ont des effets dévastateurs. Les patients sont alors réduits à leur existence organique, affaiblis dans leur identité, privés de parole, sans ressources et parfois sans aucune trace de vie passée. De fait, le discours de ces patients est souvent orienté vers une douleur, une perte, le ou les deuils d'un ou plusieurs membres de la famille, la chute d'un cadre de vie, d'une culture... Une première expérience marquante a été d'assister en 2016 à une répétition d'une pièce de théâtre avec l'atelier *Souffles,* dirigé à l'époque par Catherine Couronne, comédienne et Gabriel Debray, metteur en scène, au théâtre *Le Local* dans le quartier de Belleville à Paris. A cette époque, la troupe des comédiens était spécifiquement issue de patients suivis au Centre Primo Levi. Les échanges avec Catherine et Gabriel avaient permis de réaliser l'importance capitale de cet atelier, de voir combien la présence sur scène pouvait contribuer à métamorphoser certains patients, alors dans la peau du (de la) comédien(ne), dont la voix et la posture du corps changeaient. Les mots même parfois en dehors de la langue natale



© Claire Spagnol



Je fais l'hypothèse que la mise en mouvement du corps et la stimulation des perceptions dans une démarche artistique consentie pourraient favoriser le rétablissement des limites corporelles franchies par les actes de violence

étaient prononcés avec une conviction et une présence scénique qui évoluait en s'affirmant au fil des répétitions pour certains participants. Il est important de rapporter ici la force de l'engagement de certains patients, étant dans un état de précarité dramatique et tenant à assister aux répétitions. Il est fondamental de considérer ces temps comme de réels espaces d'accueil et de rencontre, de lien et de soutien, mais aussi d'ancrage dans le présent, de reconnaissance de leur présence dans un engagement artistique et collectif, luttant ainsi par pointillé contre l'incapacité à se projeter dans un avenir.

Après avoir étroitement collaboré pendant plusieurs années dans le champ du théâtre et de l'écriture avec des groupes de participants exclusivement constitués de patients, la position du Centre Primo Levi s'oriente aujourd'hui vers des institutions partenaires qui soutiennent déjà des artistes exilés, favorisant ainsi la mixité avec d'autres publics. L'association a ainsi collaboré en 2018-2019 avec « Flow Itinérant » sous la direction d'Elodie Milo, chanteuse et compositrice, dans les locaux de Fgo Barbara, à Barbès. Nous avons pu suivre en équipe, avec l'assistant social et le psychologue impliqués, la création d'une chanson rap par Mo, 18 ans, sur un texte élaboré à partir de son récit douloureux d'exil. Mo travaillait ce texte en parallèle avec son psychologue, passant par des temps de fragilité préoccupants. Grâce à cet atelier, Mo a pu composer librement sa chanson, la produire en étant soutenu par des musiciens professionnels et accéder à des performances scéniques. Ce travail d'accompagnement à la création a été très valorisant pour ce jeune, témoignant aussi de la nécessaire connexion entre les partenaires : l'assistant social, le psychologue et l'artiste-thérapeute. Face aux manifestations psychiques induites par la création, il a été fondamental de soutenir l'équilibre permettant la stabilité psychique face au traumatisme vécu par Mo et en parallèle, soutenir aussi son désir de continuer à créer. Les collaborations autour des patients du Centre Primo Levi ont souvent impulsé une communication entre les artistes et l'équipe, permettant un dialogue concerté et une connexion toujours nécessaire autour de l'état psychique.

Les constatations cliniques au gré des rencontres sur quatre années m'ont permis de prendre une position plus réfléchie face aux modalités de recours à l'art comme thérapie dans certaines situations. Devant des patients qui souffrent intensément de leur douleur, abattus par des symptômes devenus chroniques, ressentis comme insurmontables, malgré le temps et les traitements antalgiques forts, il me paraît aujourd'hui possible d'ouvrir progressivement une réflexion commune dans le temps de la consultation médicale. Mes observations soulèvent la question d'apporter une amélioration dans la perception de la douleur et les ressentis corporels des patients en impliquant un *toucher artistique,* qui serait un toucher pensé depuis un cadre artistique en concertation plus étroite avec les cliniciens impliqués et en concordance avec l'état de santé du patient. Nous observons, médecins et kinésithérapeute au Centre Primo Levi, que le toucher corporel soigne, qu'il soulage ou même réanime des régions corporelles « éteintes », remobilise celles qui semblent paralysées, inhibées par un traumatisme, permettant progressivement de restaurer une part d'humanité, d'identité écorchée chez ces patients. Pour conclure, le mouvement dansé, la mise en espace du corps dans un groupe, pourraient constituer une expérience de remobilisation puissante dans le présent. Cette notion de temporalité est essentielle dans le fondement même du traumatisme, qui a cet effet de suspendre le patient dans des scènes traumatiques antérieures avec une acuité déconcertante. Analogiquement au toucher qui soigne, je fais l'hypothèse que la mise en mouvement du corps et la stimulation des perceptions dans une démarche artistique consentie pourraient favoriser le rétablissement des limites corporelles franchies par les actes de violence. Le garant d'un tel projet serait la prise en considération de toutes les nécessités (transports, sécurité, disponibilités du patient) parfois très lourdes, ainsi que la conception d'une communication pluridisciplinaire élargie à l'art-thérapeute dans la discussion clinique pour chaque parcours d'art.

Pamela Der Antonian, médecin généraliste et compositrice de musique

1 https://www.enfancemusique.asso.fr/
2 https://www.ffat-federation.org/
3 Janody Patricia, *Nouveaux cahiers pour la folie,* Nîmes : édition du champ social, 2011 à 2014
4 Jousselin Charles, *L'Homme de la douleur. Initiation à son approche clinique,* Connaissances et Savoirs, 2016.

Vivre « sans papiers », une question de vie ou de mort

Par Aurélia Malhou

Heureusement, « les papiers » ne font pas tout. Cependant, il est certain que celui qui n'en a pas se sent amoindri, exclu de la société faute d'en avoir : comment peut-il se sentir vivant, exister parmi les autres en étant « sans papier » ?
Cette appellation de « sans papier » ne concerne que les personnes étrangères, « les migrants » qui n'ont pas d'autorisation de séjour délivrée par l'administration française. On entend par là un document officiel comme un récépissé, une carte de séjour temporaire, une carte pluriannuelle ou une carte de résident. Ces documents permettent à un « étranger » de rester en France et surtout d'y travailler « en toute légalité ». Ce « papier » est donc hautement important pour celle ou celui qui arrive à l'obtenir. Ces droits sont des droits fondamentaux qui figurent dans la déclaration universelle des droits de l'homme. Cependant, étant donné que ce texte n'a aucun caractère contraignant, il rencontre de nombreuses limites dans la pratique, notamment à l'égard des étrangers qui sont « en situation irrégulière ».

Pour les patients du Centre Primo Levi qui ont fui leur pays, laissant tout derrière eux et qui ont survécu à une violence extrême, il s'agit de recommencer leur vie à zéro. Le premier élément dont ils ont besoin pour se remettre à vivre « normalement », c'est d'avoir un statut qui les protège d'un renvoi vers leur pays. Obtenir le statut de réfugié représente une nouvelle naissance. Ceci est d'autant plus symbolique pour les patients qui n'ont aucun document d'identité avec eux. Lorsqu'une personne est reconnue réfugiée, elle est placée sous la protection de l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) qui va lui établir un nouvel état civil (acte de naissance, acte de mariage, livret de famille).
Dans le monde actuel, où la bureaucratie règne de plus en plus, il s'avère difficile de bien vivre sans titre de séjour. En effet, à tout moment et pour de nombreuses démarches, la pièce d'identité pour un étranger ne va pas suffire. Il faut qu'il justifie qu'il est en situation régulière sur le territoire français.
Un demandeur d'asile n'est d'ailleurs pas sans papier car celui-ci se voit délivrer un document – nommé attestation de demande d'asile – qui vaut autorisation de séjour mais qui ne donne pas le droit de travailler (possible seulement au bout de 6 mois).

Ne pas avoir de papier, est-ce donc vivre dans l'illégalité ?

Un « étranger sans papier » n'est pas sans droits : il peut par exemple exercer un recours contre le refus de séjour dont il fait l'objet ; il peut aussi faire une demande de régularisation, se soigner, vivre en famille.
Le séjour irrégulier n'est plus un délit depuis 2011. Il serait donc impropre de dire qu'une personne qui se maintient sur le territoire français sans autorisation de séjour commet « une infraction », terme qui relève du droit pénal. Affirmer cela, c'est méconnaître la législation sur le droit des étrangers, compilé dans le Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile (CESEDA).
Actuellement, la FASTI (Fédération des associations de solidarité avec tou-te-s les immigré-e-s) mène une campagne *Pourquoi faut-il abroger le CESEDA* fort intéressante et qui pousse à la réflexion. Elle dénonce notamment le fait que ce code est le seul au niveau de la législation française qui cible encore une partie restreinte de la population et entrave ainsi l'égalité d'accès aux droits pour les personnes étrangères.

> Le premier élément dont ils ont besoin pour se remettre à vivre « normalement », c'est d'avoir un statut qui les protège

Pour un étranger, rester sans papier en France, c'est donc vivre sur un fil, à la fois dans l'espoir d'être régularisé et en même temps dans la peur d'être arrêté et placé en centre de rétention pour être renvoyé dans son pays.

Cette situation d'insécurité permanente pèse considérablement sur l'état psychique des patients. Dans leur pays, ils sont recherchés et d'une certaine manière, en France aussi. Avec ce sentiment de vivre dans la clandestinité, ils craignent les contrôles policiers, se mettant alors à éviter certains lieux et plages horaires pour ne pas se faire interpeller. Beaucoup

redoutent de déposer une demande de régularisation auprès de la préfecture et restent ainsi des années sans se faire connaître.

Pour les personnes qui ont fui la violence dans leur pays, c'est une question de vie ou de mort. C'est la raison pour laquelle les patients restent en France, malgré la grande précarité à laquelle ils sont confrontés, malgré le déclassement social que cela représente, car beaucoup avaient un niveau de vie élevé dans leur pays. En d'autres mots, ils choisissent de survivre.

Au Centre Primo Levi, j'accompagne les patients dans cette démarche de reconnaissance administrative, ce qui n'est pas sans difficultés. D'autant plus que cela peut durer de nombreuses années avant que la personne n'obtienne une carte de séjour ou un statut de réfugié, parfois après avoir essuyé plusieurs rejets. Cette situation n'est pas simple à prendre en charge. Il est important de tenir, de faire face avec le patient, de continuer malgré tout, d'explorer toutes les procédures de recours possibles. Si une personne « sans papier » reste sans faire de démarches, l'administration pourra lui reprocher de ne pas avoir tenté de régulariser sa situation.
Un patient que j'ai soutenu dans une demande de réexamen 8 ans après sa première demande d'asile a pu obtenir une protection subsidiaire à la Cour nationale du droit d'asile (CNDA) après un rejet de l'OFPRA. Cette protection lui a été accordée 10 ans après son arrivée en France. Que s'est-il donc passé pour lui pendant tout ce temps ? Il a survécu comme il a pu, malgré les mauvaises nouvelles concernant sa famille menacée dans son pays. Il a fallu plusieurs longs entretiens avec lui pour recueillir son récit et aussi l'écouter. Il a été suivi au centre par un médecin mais n'a jamais voulu être suivi par un psychologue. Pendant toutes ces années de présence en France « sans papier », il a pu quand même travailler grâce à des compatriotes. Il a conduit sans permis et a dû comparaître plusieurs fois devant le tribunal. Mais pouvait-t-il faire autrement ? Chaque opportunité de travail était à saisir pour lui, pour sa survie et avec tous les risques que cela pouvait comporter.

La majeure partie des patients qui me sont orientés ont été déboutés de leur demande d'asile. De nos jours, entreprendre une demande de titre de séjour après ce refus s'avère de plus en plus compliqué. S'ils parviennent néanmoins à obtenir une carte de séjour pour soin - un statut extrêmement précaire -, ils retrouvent alors tous les droits qu'un homme ou une femme devrait avoir, y compris la liberté de circuler et le droit de travailler. Mais cette possibilité de s'investir dans la vie sociale peut à nouveau être perdue en cas de refus de renouvellement de cette carte. Ce sera alors un violent retour en arrière.

Depuis de nombreuses années, j'accompagne un monsieur très handicapé au niveau d'un bras des suites des tortures qu'il a subi dans son pays d'origine. J'ai commencé ce suivi par le réexamen de sa demande d'asile mais qui n'a malheureusement pas abouti. Cela fait aujourd'hui 13 ans qu'il est en France et je ne connais pas d'autres patients qui ont fait autant de recours devant le tribunal administratif contre le refus de renouvellement d'une carte de séjour pour soins. La préfecture refusant systématiquement de renouveler son titre, cela fait trois fois qu'il obtient une annulation du refus de séjour par le juge administratif. Il est actuellement toujours sans papiers. Il vient de déposer une nouvelle demande de titre de séjour fondée cette fois-ci sur ses années de présence en France. En effet, c'est possible le concernant car il travaille depuis un certain temps (plusieurs mois de bulletins de paie à l'appui) et ceci sous sa propre identité. Alors qu'il est régulièrement placé dans une situation de dépendance, sans droit de travailler, il parvient malgré tout à se faire une vie !

Une autre patiente qui a dû tout quitter précipitamment (famille, enfants) suite à des craintes de persécution dans son pays n'obtient pas le statut de réfugié. Elle est désespérée, angoissée par l'idée d'être obligée de quitter le territoire français. Pourtant, j'apprends qu'elle travaille chez des particuliers depuis son arrivée en France, et ce depuis presque trois ans, lui permettant alors d'obtenir assez rapidement un titre de séjour « salariée ».

> **Paradoxalement, c'est aussi parce qu'ils ont pu se faire une vie : travailler, avoir des enfants qu'ils pourront obtenir un titre de séjour**

De ma place de juriste, il me semble plutôt rassurant de savoir que malgré l'absence de statut, des patients parviennent à rester en mouvement, y compris après un certain temps d'immobilisation.

Comment se faire une place dans la société sans être inscrit administrativement ? Le travail avec les psychologues, la prise en charge pluridisciplinaire jouent un rôle important dans cet avancement pour que les patients s'autorisent malgré tout à vivre, à travailler, à aimer, à avoir des enfants... Combien de patients m'ont-ils dit qu'ils préféraient attendre d'avoir un statut avant de se marier, de vivre avec leur compagne ou compagnon ? Ce n'est pas qu'une absence de droits que cela engendre, mais aussi une absence d'autorisation à vivre car ils se sentent dans une position de faiblesse et ne souhaitent pas dépendre d'un autre.

Paradoxalement, c'est aussi parce qu'ils ont pu se faire une vie : travailler, avoir des enfants qu'ils pourront obtenir un titre de séjour. Ce sont des éléments d'intégration pris en compte par l'administration française pour une régularisation. C'est pourquoi nous encourageons les patients à s'inscrire à des cours de français, à participer à des activités bénévoles afin qu'ils puissent créer de nouveaux liens et se maintenir dans un mouvement de vie.

Aurélia Malbou, juriste

JRS Ruralité, une respiration à la campagne

Le Service jésuite des réfugiés (JRS) a mis en place le programme JRS Ruralité à destination des personnes exilées voulant passer quelques jours à la ferme ou à la campagne. Rencontre avec Lucile Froitier, animatrice de JRS Ruralité.

Le programme JRS ruralité a été créé en octobre 2018. Quels sont les différents volets de ce programme ?

Lucile Froitier : Notre programme a été initié par l'association JRS France (Jesuit Refugee Service) et mis en expérimentation dans les départements de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Corrèze. Notre idée principale était de trouver des manières de créer du lien entre les personnes exilées et les acteurs et actrices du monde rural, qu'il s'agisse de simples habitants, familles d'accueil, fermes du réseau WWOOF France, potentiels employeurs et structures associatives.

Le programme s'articule autour de trois volets. Tout d'abord les courts séjours. L'idée principale est de pouvoir proposer l'hospitalité à la campagne. Cette proposition s'adresse aux demandeurs d'asile et réfugiés statutaires qui ont déjà une solution d'hébergement, ces courts séjours viennent donc en plus d'un hébergement pérenne. Les personnes exilées peuvent être accueillies soit par des familles qui habitent à la campagne ou dans des fermes du réseau WWOOF France. Le deuxième volet a pour objectif d'utiliser la campagne et le milieu rural en tant que support d'animation. Nous proposons notamment des randonnées une fois par mois, en mettant à pied d'égalité des Français et des réfugiés qui les co-animent. Les ateliers sont très divers, comme des échanges autour de l'utilisation des ressources naturelles pour la conception de nourriture et produits ménagers. Nous faisons en fonction des propositions de nos équipes de bénévoles, et ouvrons ces activités aux demandeurs d'asile et réfugiés résidant dans la ville de Limoges. Le troisième volet, qui est pour l'instant le moins avancé, concerne l'insertion et l'intégration à long terme de personnes réfugiées dans des milieux ruraux. Nous faisons partie avec huit autres associations d'un consortium qui accompagne l'insertion de réfugiés statutaires, dans lequel nous nous occupons du volet rural et animons un groupe de réflexion sur la place des migrants dans le travail agricole. À terme, nous souhaiterions lancer des actions pour en faire une plateforme de mise en lien afin de former ou embaucher des personnes réfugiées.

Quelle a été la genèse de ce projet ?

Tout est parti d'une intuition qu'il pourrait être intéressant d'avoir une bonne répartition territoriale des personnes réfugiées. Comme beaucoup d'autres acteurs de la solidarité engagés auprès des exilés, nous avons pensé qu'il y avait de la place et des choses à faire pour l'accueil des personnes réfugiées en milieu rural. Nous nous sommes vite rendu compte que les personnes exilées ne pouvaient pas forcément participer à des programmes de mobilité géographique. C'est là que nous avons eu l'idée de ces courts séjours afin de questionner l'imaginaire qu'elles pouvaient avoir du milieu rural. C'est

> Toutes ces histoires de gestes qui rappellent, ce sont des repères retrouvés qui contribuent à amener un mieux-être

pour les réfugiés un temps de pause dans leur parcours, qui leur permet de découvrir ou redécouvrir sans engagement le milieu rural, et donc une autre réalité que la vie urbaine.

Les réfugiés qui participent au projet viennent-ils généralement d'un milieu rural ?

Nous ne posons aucune condition de recrutement, il n'est pas nécessaire pour les réfugiés d'avoir vécu en milieu rural dans leur pays d'origine pour participer. Au début du projet, on nous orientait beaucoup d'anciens cultivateurs, mais pour ne pas rester enfermé dans ce schéma, nous insistons désormais sur le fait qu'on peut vouloir passer un moment à la campagne tout en étant urbain. Il faut aussi garder à l'esprit que dans certains pays, la métropolisation est moins avancée qu'en France, on peut être urbain tout en gardant un contact avec l'agriculture vivrière.

Quel est l'effet de ce contact avec la nature, avec le vivant, pour les personnes exilées qui participent à vos programmes ?

Les témoignages sont nombreux sur la manière dont beaucoup de personnes se révèlent durant leur séjour à la campagne. Comme pour cet Afghan dont le père était menuisier, qui pendant une semaine a travaillé le bois chez un accueillant, ou un réfugié dans une ferme pédagogique qui va montrer directement comment traire une chèvre. Ce sont des gestes qu'on peut difficilement voir ou reproduire en ville. Une de nos bénévoles qui anime des ateliers sur l'utilisation des plantes sauvages s'intéresse régulièrement à l'utilisation qu'on fait des plantes - comme la menthe par exemple - selon les pays d'origine. On se rend compte qu'on peut retrouver des usages communs culturellement avec des choses très simples, qui amènent à se relier, se reconnecter. Or, c'est précisément là un des principaux objectifs de JRS Ruralité, récréer des liens. Toutes ces histoires de gestes qui rappellent, ce sont des repères retrouvés qui contribuent à amener un mieux-être.

Quel bilan tirez-vous des deux premières années de JRS Ruralité ?

Nous portons un regard très positif sur nos deux premiers volets d'action. Le programme de courts séjours essaimé dans d'autres endroits en France, est assez facile à mettre en place et répond aux attentes des accueillants comme des accueillis. En 2019 uniquement, 88 personnes ont été accueillies pour 73 séjours, dont 43 en famille et 30 en WWOOFing solidaire. Nous ressentons un réel engouement de la part des lieux accueillants et des fermes du réseau WWOOF France. Du côté des accueillis, nous réalisons un bilan après chaque accueil, mais nous n'avons pas encore pu tirer d'enseignements sur des parcours d'intégration très longs. Néanmoins, il ressort de ces bilans que la très grande majorité des accueillis ont la volonté de faire un autre séjour. Les personnes exilées qui participent à ces courts séjours nous disent que si les conditions sont réunies, par exemple si elles obtiennent le statut de réfugié et ont accès à l'emploi, elles préféreraient s'installer à la campagne. Les vertus de l'activité ressortent aussi dans tous les bilans, il y a toujours quelque chose à faire à la campagne, que ce soit s'occuper des animaux, des travaux des champs, de potager, du marché… Cela permet aux accueillis de s'évader de leur condition d'exilés, d'avoir un but. Le calme du milieu rural, sa temporalité différente des villes et de ses démarches et préoccupations quotidiennes, sont aussi souvent mis en avant. Pour nombre de réfugiés qui participent à notre programme, c'est une pause, une parenthèse bienvenue dans le long parcours de l'exil. L'enjeu principal pour la suite, c'est le développement de notre troisième axe, l'insertion et intégration à long terme en milieu rural, mais aussi la pérennisation de nos deux premiers volets, avec la création d'autres antennes en France, notamment autour de Bordeaux, Laval et dans le département des Bouches-du-Rhône.

Propos recueillis par *Pierre Motin,* responsable communication et plaidoyer

https//wwoof.fr

L'enfant qui **ne voulait pas grandir**

Par Armando Cote

Comment un enfant peut-il s'autoriser à grandir lorsqu'il a l'impression de rompre une promesse ? Illustration avec l'histoire d'Anna.

Oskar Matzerath décide, à l'âge de trois ans, de ne plus grandir et s'adjoint un tambour dont il ne se sépare plus. Plus grandir pour échapper à l'hypocrisie et à la lâcheté des adultes. Oskar est le personnage principal du roman de Günter Grass, Die Blechtrommel, plus connu en français sous le nom : *Le Tambour*[1]. Il s'agit d'un roman d'après-guerre qui, de manière satirique, cherche à témoigner de la montée du nazisme à travers le regard d'un enfant qui assiste, silencieux, aux premières persécutions des juifs. Cette volonté de ne pas grandir va à l'encontre de ce que Freud appelait le « souhait [le] plus ardent [chez les enfants] que de devenir grand[2] ».

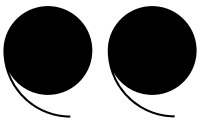
Effectivement, pour eux, le rapport au temps est différent de celui des adultes. Il n'y a qu'à remarquer l'attention toute particulière qu'ils portent à leur âge, chose que les adultes oublient facilement. Cette attention est le signe qu'il existe un enjeu concernant le temps qui passe ou qui ne passe pas. Ils sont pressés d'être grands. Tous les enfants qui jouent, disait Freud, sont des poètes[3], dans le sens où dans les jeux de déguisement par exemple, ils peuvent faire semblant d'être quelqu'un d'autre.

Dans ce désir de grandir se cache l'indice d'une urgence. De quelle urgence s'agit-il ? Celle de cacher un manque, une perte. En effet, plus l'enfant s'aperçoit qu'il n'est pas tout pour ses parents, plus il faut qu'il devienne autre chose. Ce désir marque une première cicatrice narcissique concernant son être. Au fond, il se rend compte qu'il n'est pas suffisant pour l'Autre.

Chez certains enfants, la chute précipitée des identifications – comme c'est le cas lorsque leur vie est perturbée par une rupture trop brutale ou par une perte - les amène à une « métonymie » désastreuse. Par métonymie, nous entendons : « n'être plus rien, n'être rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien[4] ». Les enfants s'imaginent qu'un jour ils vont devenir grands et combleront ainsi les promesses de satisfaction, les rêves de leurs parents. Mais, quand cette promesse s'arrête et qu'ils s'imaginent comme s'ils étaient « néant », alors le sens de toute une vie tourne au cauchemar.

Appelfeld décrit dans son autobiographie intitulée *Le garçon qui voulait dormir*[5], comment, après s'être évadé d'un camp nazi à l'âge de 8 ans, il a dû vivre caché pendant trois ans dans une forêt ukrainienne avant d'intégrer l'Armée rouge. Comme pour Oskar, cette suspension dans le temps était nécessaire. Il s'agit de prendre une retraite de la vie des hommes, de vivre autrement, d'échapper à leur logique : « depuis la guerre, j'avais du mal à être en compagnie des hommes. Le sommeil était mon état naturel[6] ».

Il existe ainsi des situations insupportables dans la vie parce que le sujet est crûment confronté au réel, sans interposition du signifiant. Autrement dit, être confronté à

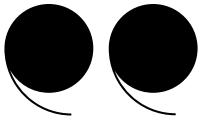


> Il s'agit de prendre une retraite de la vie des hommes, de vivre autrement, d'échapper à leur logique

un événement sans qu'un mot, une image puisse faire fonction d'onguent, de cataplasme ou de médicament. C'est souvent cette forme de traumatisme qui mène les enfants en consultation.

Quelle est la fonction de la parole en entretien psychologique ?

Le premier effet de la symbolisation consiste à contenir la jouissance vivante. Au départ, avant l'assimilation des signifiants, le bébé est en rapport direct avec le Réel, c'est-à-dire qu'aucun mot ne vient s'interposer entre lui et le monde qui l'entoure, ne vient lui donner un sens sur ce qu'il vit et ressent. Au fur et à mesure où il grandit, la jouissance de son corps va s'organiser grâce aux signifiants, aux paroles proposées par celles et ceux qui prennent



Une analyse est une invitation faite à un enfant à savoir quelque chose sur son symptôme et ce savoir peut produire des effets sur son corps et sa vie

soin de lui. C'est ce qui va donner à son corps et à sa psyché un bord, une limite et favoriser la construction de son identité. Ainsi, l'espèce humaine pourrait être une espèce qui naît avant l'heure car son corps biologique n'est pas fini. Durant les premiers mois de sa vie, le bébé fait face à un chaos et à un morcellement de son être. Il ne se rend pas compte, par exemple, que la main qu'il voit passer devant ses yeux est la sienne. C'est à travers l'image renvoyée par ses parents qu'il parvient peu à peu à récupérer une unité. C'est la raison pour laquelle la clinique des enfants est une clinique du regard et de la voix. Si l'absence de réponse à un appel peut produire des ravages chez l'enfant, les déchirures de l'être peuvent quant à elles s'intégrer dans l'histoire du sujet si elles sont vues par un autre qui prend part à l'événement.

L'inhibition, le symptôme ou l'angoisse engendrés par une rupture ou une perte brutale fixent dans le temps, empêchent de grandir, de vivre. Il existe toujours chez l'enfant, à la fin d'une cure ou d'une tranche de cure, un effet d'enthousiasme, plus rapide et plus visible que chez les adultes. Une analyse est une invitation faite à un enfant à savoir quelque chose sur son symptôme et ce savoir peut produire des effets sur son corps et sa vie.

Illustrons cette théorie avec le cas d'une enfant de 9 ans, Anna. Elle vient consulter au Centre Primo Levi à la demande de l'école car elle présente des problèmes d'inhibition auxquels s'ajoute un retard de croissance assez important repéré par les médecins scolaires. Etant donné que la mère ne parle pas le français, la communication est difficile avec l'équipe éducative. Lors du premier rendez-vous avec interprète, elle fait une allusion au père de l'enfant. Anna, qui à ce moment-là était en train de jouer, rejoint sa mère et écoute attentivement. Elle explique que trois ans auparavant, lorsqu'Anna avait 6 ans, un groupe de militaires est venu chez eux et a enlevé son père qui a par la suite été détenu. Grâce à des connaissances de la famille, Anna et sa mère parviennent à lui rendre visite. Ce sera la seule fois. Une phrase reste gravée dans la tête de la mère, qu'elle prend à l'époque comme une injonction : « ne t'inquiète pas, je verrai grandir ma fille».

Peu de temps après, Anna et sa mère reçoivent des menaces très graves et doivent quitter le pays, laissant alors le père en prison. En séance, la simple évocation de ces phrases du père a permis de dévoiler la souffrance et la suspension dans le temps de cette mère et de son enfant. Un interdit, un secret qu'elles partagent toutes les deux mais qu'elles ne parviennent pas à nommer. L'interprétation inconsciente de la phrase du père était : « tu ne grandiras point, tu dois attendre ton père ». Sans le vouloir, la mère d'Anna l'empêchait de grandir. Elle était toujours traitée comme une enfant de 6 ans : elle l'aidait à s'habiller, elle lui donnait à manger et très souvent elles dormaient dans le même lit. Un travail de déconstruction de ce supposé interdit paternel s'est mis en place à travers l'évocation de souvenirs. Il s'agissait en effet d'un père aimant qui passait beaucoup de temps avec Anna. Ils partageaient une passion pour le sport, la lutte, discipline dans laquelle le père était quelqu'un de reconnu. Il lui avait promis de la lui apprendre. Plus nous avancions en séance dans les souvenirs, plus nous trouvions des promesses du père dont l'enfant se sentait prisonnière. Anna s'interdisait de grandir car cela signifiait pour elle rompre avec le désir de son père : celui de lui apprendre la « vie ». L'absence de nouvelles lié à l'incarcération était source de souffrance et de douleurs insurmontables pour toutes les deux, mais le présent de la vie, le désir de continuer à vivre d'Anna ont été plus forts que l'impossible promesse du père.

À partir de ce nouveau signifiant, une dynamique s'est recréée entre la mère et l'enfant. La mère s'est rendu compte que la manière dont elle nourrissait sa fille n'était pas toujours adéquate. Comment grandir lorsque l'alimentation est insuffisante ? Le changement a été étonnant, en quelques semaines, comme dans *Alice au pays des merveilles,* Anna a pris quelques centimètres et a gagné deux pointures.

Cette vignette clinique vient ainsi illustrer que le corps de l'être parlant est tout d'abord accueilli par le langage qui vient appareiller la jouissance avec le signifiant. C'est le langage qui est premier et qui vient donner un corps, subtil, mais un corps.

Armando Cote, psychologue clinicien et psychanalyste

1 Grass, Gunter. *Le tambour,* Paris : Le seuil, 1961.
2 Freud, Sigmund., *L'interprétation des rêves,* Paris: Puf, , 2004, p. 309.
3 Freud, Sigmund., « Le créateur littéraire et la fantaisie », in *L'inquiétante étrangeté et autres textes,* Paris : Folio, Essais, 1985, p. 34.
4 Lacan, Jacques. Le séminaire Livre IV, *la relation d'objet,* Paris : Le seuil, p. 245.
5 Appelfeld Aharon, *Le garçon qui voulait dormir,* Paris : Le Seuil, point, 2012.
6 *Ibid,* p. 10.

Limbo : **réparer les survivants**

Par Cécile Allegra

Un jour de juin 2014, je suis sortie d'Égypte en emportant les derniers rushes du documentaire V*oyage en barbarie*[1]. Six ans plus tard, une partie de mon esprit n'en est toujours pas revenue. En Égypte, j'avais rencontré et filmé H*, survivant d'une longue détention dans le Sinaï. Son esprit était emmuré dans la douleur, comme il l'était, lui, au dernier étage de cette tour du Caire dont il osait à peine sortir. Le dernier jour de tournage, il nous avait dit : *"vous êtes un mirage qui va s'évaporer, dans quelques minutes il ne restera rien de tout ça"*. Je lui avais alors fait une promesse, dont je connaissais les dangers : celle de le sortir de là. Je suis entrée dans le Sinaï en tant que réalisatrice, j'en suis sortie habitée par un feu militant. Je suis allée parler aux officiers de l'OFPRA[2], du MAE[3], aux parlementaires de l'Assemblée nationale, du Sénat : je leur répétais que ce que j'avais vu n'était pas "juste" un trafic, mais un système concentrationnaire.

À l'automne 2015, quelque chose bouge enfin. Grâce à l'OFPRA, H* parvient à venir en France avec un visa pour l'asile. Il s'installe dans un CADA en Alsace, et je crois alors que le plus dur est derrière lui. Cinq mois plus tard, mon téléphone sonne : H* a été trouvé inanimé, sur le sol de son dortoir. Il n'a pas pris une corde, ne s'est pas ouvert les veines. Il s'est juste couché sur son lit et il est resté là, sans boire et sans manger. Jusqu'à tomber dans le coma. Il s'en est sorti de justesse. Dans les jours qui ont suivi, j'ai créé une association, Limbo[4]. Parce que survivre ne veut pas dire être capable de vivre. Parce que, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, ceux qui ont survécu voient leurs pulsions de mort resurgir.

Une vingtaine de personnes font partie de Limbo. Ensemble, elles réfléchissent à comment accompagner les survivants, sous la supervision de Renée Fontenelle, psychologue. Depuis 2016, notre association organise des séjours à Conques. Cinq fois par an, ce village de l'Aveyron nous accueille, nous et une petite dizaine de jeunes ayant survécu aux camps de Libye, du Soudan et d'Égypte. Le temps d'une semaine, ils se posent, respirent, marchent et, chaque jour, suivent des séances d'art-thérapie ou de médiation artistique pour se reconstruire. « Tous les jeunes que nous suivons présentent un état de stress post-traumatique avéré », dit Renée Fontenelle, la psychologue référente de Limbo. Et il est certain qu'à observer leurs réactions dans cet environnement si apaisant, la nécessité de la réparation nous apparaît dans toute son urgence : certains restent dans le mutisme, corps recroquevillé, regard au sol, écouteurs vissés aux oreilles, d'autres déambulent la nuit, en proie à d'incessantes insomnies, d'autres encore « pinaillent » à table, mangeant du bout des lèvres…

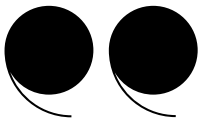
Parfois cependant, les jeunes finissent par lâcher des mots, par bribes. Et l'indicible, cette expérience de la mort que tous ont traversé, remonte lentement à la surface. Depuis ces 4 années que Limbo accompagne des survivants, nous avons entendu quantité de récits. Tout semble plus facile, dans ce petit village où un cadre structurant est posé, où les portes des habitants sont grand ouvertes et où le temps coule doucement. Alors, après un long, très long temps de silence, certains peuvent se livrer, alors qu'on fume une cigarette, après un repas, une session d'art-thérapie. On parle de tout et de rien et d'un coup, "ça" sort comme un tsunami: une parole précise, tranchante, d'une incommensurable violence, et aucun détail n'est omis. La parole est comme expulsée du corps. Au bout de dix, vingt, quarante minutes, "ça" se referme. Et c'est fini. Parfois, à l'inverse, la parole ne s'interrompt plus. Les mots sortent et se répètent en boucle. Dans ces moments, il faut alors accompagner la parole - mais il faut, aussi, savoir refermer doucement les vannes. Les encadrants de Limbo ne sont pas thérapeutes, mais chacun a été formé par notre équipe de coordination et par Renée Fontenelle. Tous connaissent l'importance du cadre dans ces instants. L'importance de pouvoir dire "pause", avec bienveillance, pour ne pas favoriser une dangereuse contemplation de la douleur.

Pour les autres enfin, ceux qui sont revenus muets, c'est le corps qui parle à leur place. L'un des jeunes suivi par Limbo, F*, présentait tous les symptômes : tremblements, sueurs froides, hallucinations, anorexie, vomissements, vertiges, prostration, cauchemars, insomnies. Il prétendait qu'il ne lui était quasiment "rien arrivé". Culpabilité du survivant. Il n'arrivait pas à se lever parfois et en avait honte, parce qu'il avait un devoir de vivre pour sa famille, abandonnée à une mort certaine. Catalepsie mélancolique. Il disait aussi qu'un jour il lui faudrait rentrer, accepter de mourir. Psyché suspendue dans les limbes, ni vivante, ni morte. F* évoque pour nous une image forgée par Heidegger : celle de la clairière. F*, comme les autres, sont des revenants de la nuit, l'autre rive des morts. Ils sortent d'une forêt sombre, aperçoivent des feux, des maisons, des gens qui y vivent, se parlent et se comprennent. Mais eux, eux viennent d'un lieu où il n'y a plus de mots. Alors,

pendant un temps, ils restent là, à la lisière de la clairière.

C'est pour cela qu'à Limbo, nous avons choisi de faire appel à un processus de création non verbal – à travers différents médiums, musique, théâtre, danse, arts plastiques. Nous n'obligeons jamais les jeunes survivants à parler. Mais tous savent qu'ils ont la possibilité de le faire. Ces ateliers sont là pour aider à renouer le lien entre un corps torturé et une psyché meurtrie. « Nous encourageons une reconstruction progressive du sujet dans sa dimension psycho-corporelle », souligne Renée Fontenelle. « Les processus de création permettent de relancer les élans vitaux très mis à mal, voire souvent bloqués par la sidération psychique due aux violences traumatiques ». Ce qui est essentiel dans les ateliers, c'est qu'à l'intérieur d'un cadre bienveillant puissent s'exprimer des affects dans tous les registres, plaisir, joie, mais aussi colère, tristesse... "Pour que la participation à l'atelier devienne un acte créateur, au sens vrai du mot, il faut qu'il soit l'expression de tous les mouvements de la vie psychique d'un survivant", dit encore Renée. "Et nous nous efforçons de recréer la permanence dans la continuité de l'espace (puisque l'atelier se déroule dans le même lieu), du temps (car chacun est attendu et retrouvé à la même heure), du lien (les mêmes intervenants sont présents) ».

Au fil de la semaine passée à Conques, les jeunes retrouvent progressivement un rythme jour-nuit normal. Nous partageons avec eux des repas conviviaux, ils peuvent aussi nouer entre eux des liens d'amitié qui vont se prolonger par-delà le séjour, comme d'ailleurs avec les intervenant(e)s de Limbo ou certains habitants du village. Par ces échanges, ils retrouvent le désir d'entreprendre, une formation, des études... C'est ce qu'il s'est passé pour H*, qui s'était laissé mourir sur son lit : au bout de trois séjours, il a noué une amitié avec un randonneur, et a pu discuter à bâtons rompus de sa grande



Nous nous efforçons de recréer la permanence dans la continuité de l'espace (puisque l'atelier se déroule dans le même lieu), du temps (car chacun est attendu et retrouvé à la même heure), du lien (les mêmes intervenants sont présents)

angoisse – quel travail ? Quel avenir ? H* a finalement choisi de s'orienter vers la chaudronnerie. En mars 2019, il est arrivé avec un tout petit sac à dos et ... une immense pièce en métal, « un morceau d'avion », nous a-t-il annoncé, grand sourire aux lèvres.

Depuis 4 ans, les CADA[5] avec lesquels nous collaborons nous font part, à chaque retour de Conques, de leur surprise, de leur plaisir aussi à constater les progrès réalisés par les jeunes que nous accompagnons. Ils reviennent – nous disent leurs assistants sociaux – « requinqués » : certains ont retrouvé le sommeil, d'autres commencent à vouloir s'exprimer, certains ont noué un lien nouveau avec la nourriture.

Ils ont moins peur du monde qui les entoure. Alors Limbo a pris un nouvel engagement : depuis le début de l'année 2020, notre action a été renforcée par l'ouverture d'ateliers d'art-thérapie sur Paris une fois par semaine, Les Ateliers Limbo. Une façon d'établir une continuité dans notre action, et aussi un lieu qui a permis à ces jeunes survivants de se mêler à d'autres habitants de la capitale, dans leurs activités quotidiennes. A Paris, les progrès amorcés à Conques par les jeunes survivants peuvent enfin se poursuivre, grâce à ces points de repère hebdomadaires.

Évidemment, même ces progrès ne peuvent se vivre sans la douleur, même si elle est différente de celle des tortures. C'est la raison pour laquelle Renée Fontenelle dit souvent aux jeunes qu'elle voit s'ouvrir, écrire, sourire, se mettre à parler : *« c'est en tant que vivant que vous avez traversé l'enfer, ou même la mort »*. Un an et demi après son arrivée à Limbo, F* a réussi enfin, face à la CNDA, à tout dire : les coups, la torture, les viols. Ce n'était pas la même parole que celle qu'il avait pu livrer à son arrivée en France. C'est un autre chemin qu'il avait emprunté pour s'avancer vers la « clairière » des vivants - un chemin ponctué de moments de pause à Conques, un chemin traversé avec le soutien de l'équipe de Limbo. Un chemin plus lent, par moments drôle, agréable. Au fil du temps et des rencontres, il avait retrouvé le chemin de la vie.

Cécile Allegra avec *Renée Fontenelle, Margaux Magnan, Mélanie Salvador, Francesca Masariè, Stéphanie Pillon, Olga Kravetz* et toute l'équipe de *LIMBO*

---

1 Documentaire réalisé par Cécile Allegra et Delphine Deloget.
2 Office français de protection des réfugiés et apatrides.
3 Ministère des affaires étrangères.
4 "Limbes", en italien.
5 Centres d'accueil pour demandeurs d'asile.

Basketball

Par Élise Plessis

Je ne sais plus comment je suis arrivé ici. Enfin si, je sais mais je ne vous dirai rien. Je l'ai déjà dit tant et tant de fois que je ne me souviens même plus de leurs visages et puis souvent, il fallait supporter leurs silences ou leurs regards de tristesse et pire, ensuite, les questions. De toute façon, ils avaient raison. Je n'ai jamais dit la vérité. La vérité, c'est embarrassant. Je sais seulement que je veux oublier, tout oublier. Je sais juste que j'ai mal au ventre et que souvent, j'ai peur d'aller aux toilettes. Parce que ça fait mal. Alors je retiens, je retiens ce que je peux tant que c'est possible. Comme le sommeil, je le retiens. Parce que ça fait mal, aussi, le sommeil, les rêves. Alors je retiens. C'est mieux que de laisser s'échapper mon corps. Il pourrait retourner là-bas, se dérober. Alors, je ne mange plus. Pour ne pas aller aux toilettes. Je ne dors plus. Pour ne pas être là-bas. Quelquefois, je me lave au vestiaire du gymnase. Après le basketball, avec les copains. Mais je me cache. Je ne sais même pas pourquoi. Enfin si mais je n'ai pas envie de savoir.

Je ne vois pas ce que l'on pourrait dire d'autre. En fait, c'est drôle. Je me vois en super 8. C'est plus cool que la 3D. Ça me fait mal aux yeux la 3D aussi. C'est marrant un garçon de mon âge, vous ne trouvez pas, qui connaisse le super 8 ? Ça c'est pas un secret. C'est juste qu'*a priori* il y a tout un tas de formats qui existent pour faire des films, je l'ai appris au musée du cinéma il y a pas longtemps. Et la super 8, c'est pas mal, l'image, elle tremble un peu et elle est floue. Les images ne sont pas très nettes, on voit pas bien les contours. C'est un drôle de truc. C'est comme regarder par le fond du verre du restaurant. La réalité est difforme... Bah moi, je dois me regarder par le fond du verre. Ou alors, je ne sais pas, je dois vivre ma vie comme un super héros. Pour préserver les autres, bah, il se sacrifie le gars. Moi je suis pas un super héros, j'ai pas de pouvoirs. Personne n'attend que je vienne le sauver. Alors je fais rire les autres, comme ça, parce que bon c'est quand même cool d'être en vie et de faire du basket. C'est gratuit. Enfin, je crois.

Je ne sais pas, je regarde ma vie à travers le fond du verre et je vous jure, ma vie ressemble à du super 8. C'est con. C'est moi et c'est pas vraiment moi. Au moins, ça me fait pas mal aux yeux et pis, quelquefois, il faut bien dormir alors les contours pas nets, c'est mieux pour le sommeil.

J'aimerais bien retourner à l'école, vraiment. Ça me rend triste. Enfin, je crois. Mais les filles, ça me fait peur, les garçons aussi d'ailleurs. C'est que certains trucs sont vraiment bizarres quand même. Les filles qui montrent leurs seins ou qui s'embrassent entre elles, les garçons aussi. C'est dégueu quand même, non ? Ça, je ne comprends pas mais je m'habitue. C'est comme ça ici, j'ai pas le choix, ça fait bizarre mais je veux bien faire avec. Parce que c'est comme ça. Oui, j'aimerais bien aller à l'école. Parce que j'aimais bien et que j'étais bon mais maintenant je ne saurais peut-être plus, en fait. Et puis je dors pas assez et j'ai mal partout. Mais c'est cool. Mon assistante sociale, elle est chouette, elle m'a parlé de son fils l'autre jour. Je ne sais pas pourquoi elle a fait ça. Ça m'a mis mal à l'aise. Comme si lui et moi c'était pareil. Mais c'est faux. Ça c'est la vérité. Que c'est pas pareil. Mais elle est cool. Je suis content de la voir mais souvent, j'ai envie de pleurer avec elle. Je ne sais pas pourquoi. C'est pas trop l'idée, je crois, non ? Ça devrait me faire du bien mais en fait, non. L'autre jour, j'ai pleuré. J'étais en 2D et ça m'a fait mal. Alors j'ai pleuré. Elle a rien dit, elle s'est juste assise à côté de moi et elle a mis son bras autour de mon épaule et elle a approché sa tête tout prêt de mon visage, comme ça. Comme si elle allait m'engloutir. Peut-être qu'elle voudrait. Pour m'éviter de pleurer et de me voir pleurer. M'engloutir serait mieux pour nous deux, en fait. Que je disparaisse. Et puis, je sais pas, elle est toute calme, elle dit rien, elle dit juste je sais, je sais, c'est difficile. J'ai envie de lui dire qu'elle sait rien mais ça lui ferait de la peine alors je me tais. Parce qu'elle essaie, parce qu'elle est là. J'aime pas faire de la peine aux gens qui m'aiment. Alors je dis rien. Elle essaie l'école, le basket', la maison... y a rien qui bouge, normal c'est l'été mais elle essaie. Avec elle, j'arrive à voir un peu mieux les contours mais jamais longtemps. Parce que ça fait mal. Comme tout le reste. Mais elle est là alors je viens. Pour ne pas lui faire de la peine. Pour ne pas l'inquiéter. Parce qu'elle pense à moi, c'est sûr.

Élise Plessis, assistante sociale

Bibliographie

Antelme, Robert.
L'espèce humaine,
Gallimard, Paris, 1957

«Quand l'homme en est réduit à l'extrême dénuement du besoin, quand il devient «celui qui mange les épluchures», l'on s'aperçoit qu'il est réduit à lui-même, et l'homme se découvre comme celui qui n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté. Il faut ajouter que le besoin alors change, qu'il se radicalise au sens propre, qu'il n'est plus qu'un besoin aride, sans jouissance, sans contenu, qu'il est rapport nu à la vie nue et que le pain que l'on mange répond immédiatement à l'exigence du besoin, de même que le besoin est immédiatement le besoin de vivre.

Freud, Sigmund.
Au-delà du principe de plaisir,
Puf, Paris, 2013

Cet ouvrage est un grand texte inspiré, où la pulsion de mort est introduite au terme d'une réflexion sur le plaisir et le déplaisir, la contrainte de répétition et la déliaison pulsionnelle. *Au-delà du principe de plaisir* est aussi un « au-delà » de la métapsychologie, que la spéculation freudienne déporte vers le biologique.

Grass, Gunter.
Le tambour,
Le seuil, Paris, 1961

Le jour de ses trois ans, Oscar Matzerath a renoncé à grandir. Témoin désinvolte des événements qui se déroulent à Dantzig de 1924 à 1950, Oscar qui, sous les apparences de l'enfance a la maturité d'un adulte, fait jaillir un univers grotesque et mystérieux, une impitoyable condition humaine ensevelie sous les décombres de l'histoire...

Grimbert, Philippe.
« Un secret »,
Paris, Grasset, 2007

Le narrateur a grandi dans la France de l'après-guerre. Fils unique, il s'invente un frère aîné, beau et fort, à l'image de ses parents. Mais ce grand frère rêvé a peut être une origine, plus réelle et tragique qu'il ne l'imagine. Un secret familial qu'il va découvrir.

Mujawayo, Esther.
SurVivantes,
L'aube, La Tour d'Aigues,2019

Voici l'histoire d'Esther, Tutsi, fille de pasteur, sociologue, mariée et mère de trois filles qui vont échapper à la tuerie avec leur mère alors que leur père et tous les autres membres de leur famille seront massacrés. Extraordinairement forte, lumineuse et belle, vivante, Esther raconte son parcours et jamais ne nous impose de pathos. Une magistrale leçon de vie.

Semprùn, Jorge.
L'écriture ou la vie,
Gallimard, Paris, 1996

Déporté à Buchenwald, Jorge Semprun est libéré par les troupes de Patton, le 11 avril 1945. L'étudiant du lycée Henri-IV, le lauréat du concours général de philosophie, le jeune poète qui connaît déjà tous les intellectuels parisiens découvre à Buchenwald ce qui n'est pas donné à ceux qui n'ont pas connu les camps : vivre sa mort.

Podcast Vlan ! #137 Résilience, biomimétisme et connexion au vivant avec Tarik Chekchak

Erratum Mémoires n° 78

p.20 : Il faut lire « la fée occasion » au lieu de « la fée » qui est une façon chez Vladimir Jankélévitch de parler du hasard, du moment opportun.

p.21 : Stefania Asimakopoulou est officier de recherche au service Rétablissement des liens familiaux de la Croix-Rouge (et non des liens sociaux).

NOTRE BROCHURE DE FORMATION 2021 EST PARUE

FORMEZ-VOUS !

Le format est adapté au contexte sanitaire actuel.
Les formations se tiennent dans une salle permettant de respecter les gestes barrières ou en visioconférence.

Toutes nos formations peuvent être réalisées au sein de votre organisme.

WWW.PRIMOLEVI.ORG/FORMER

Téléchargez la brochure sur notre site ou demandez la version papier à :
formation@primolevi.org